

La revue des ressources

-- Création littéraire - Ecritures en progrès - Un Café sur la colline, roman en progrès de David M. Kepesh --

Un Café sur la
colline, roman en
progrès de David
M. Kepesh



La guêpe

David M. Kepesh
jeudi 13 octobre 2005

C'est d'abord une oscillation, une effervescence au coin de l'oeil, peut-être un cil qui prend son indépendance. Aucun son, sauf celui du sang qui bat dans les oreilles et du souffle de plus en plus haletant. Le sentier descend, pourtant. Bientôt la rue et les escaliers qui plongent vers l'avenue. On les voit d'ici. Surtout, ne pas ralentir maintenant, c'est le dernier tour de piste avant l'arrivée. Vite, vite. Attention à l'équilibre : un jerrican plein dans chaque main, un fagot attaché sur le dos. Redresser un peu les omoplates, là. Ça tire, avec ces poids de chaque côté. Mais le bois ramassé à flanc de colline est trop précieux. Vite, un pas après l'autre - pas de course en chaussures de ville. Il y avait de la boue, là-haut. La neige n'est pas encore bien loin, les nuits restent fraîches. Mais le printemps est là. La preuve, re-voilà la vibration zébrée. Cette fois, c'est sûr : ça bouge, ça vole, c'est autonome. Ça vire et volte et zigzague. C'est jaune et brun. Et maintenant, on l'entend bourdonner. Abeille ou guêpe ? Va savoir. La première de la saison, l'éclairieuse - et il faut qu'elle soit là, justement là et pas ailleurs, à lui tourner autour !

Taille de guêpe : plus de doute. Merima a très peur des guêpes. Elle a été piquée une fois, elle ne l'oubliera jamais. C'était au bord de la mer, en Dalmatie, à l'hôtel. Elle avait douze ans. Le premier soir elle s'est couchée, a éteint la lumière. Et soudain, une douleur fulgurante à la cheville. Elle s'est mise à hurler, s'est ruée hors du lit, a cherché l'interrupteur à tâtons. Il lui a fallu plusieurs minutes pour se ressaisir, se rapprocher et rejeter les draps d'un coup sec. Au fond du lit, agonisant, le petit monstre rayé. Merima l'a fixé avec effroi. A sa cheville, la brûlure lancinante ne faisait que croître, mais elle ne s'en occupait pas. La guêpe a cessé de frémir. Merima la fixait toujours, immobile, fascinée par ce mystère : la guêpe emprisonnée avait préféré abandonner sa vie. Ça lui paraissait presque normal qu'elle lui ait infligé en retour cette piqûre affreuse. Le prix n'était pas si élevé.

A présent qu'elle court entre deux rangées de maisons basses, Merima se sent plus en sécurité. Si seulement la bestiole voulait bien la lâcher... Mais les cercles se rétrécissent autour de sa tête, dessinant une sorte de filet vibronnant. Il faudrait s'arrêter, poser l'un des jerricans et la chasser. Le risque en vaut-il la peine ? Pas plus de trente secondes, alors. Merima courbe le dos pour empêcher le fagot de glisser de côté. Elle allonge le bras droit et lâche doucement le récipient plein d'eau. Elle ouvre et étire ses doigts tétanisés. Comme c'est bon ! Elle en oublie de chasser la guêpe. Elle va poser aussi l'autre récipient, juste un instant, pour dégourdir sa main gauche. Oui, elle va le faire...

Piiiiing ! Une balle siffle à ses oreilles. Comme la guêpe tout à l'heure, Merima ne l'a pas vue, mais elle a perçu du coin de l'oeil la flèche d'ombre qui la frôlait. Le sniper du quartier vient de la repérer. Elle ramasse en hâte ses fardeaux et reprend sa course. Enfin les escaliers ! Elle dégringole, vite, vite. Ne pas rater de marche, surtout ne pas tomber. Piiiiing ! Une autre balle. « Notre » sniper se divertit avec elle - c'est son habitude. Merima se rue vers l'avenue salvatrice. Plus qu'une vingtaine de mètres. Plus que quinze. Dix.

Re-voilà le petit fauve bourdonnant. Affolé par les mouvements désordonnés de la femme, sa trajectoire se brise en segments de plus en plus heurtés. Merima secoue la tête et s'ébroue de tout son corps comme un cheval échappé de l'enclos. Va-t'en, sale bête, va-t'en, tu ne vois pas que ce n'est pas le moment ? La guêpe ne voit pas. La guêpe a aussi peur de Merima que Merima du sniper. Celui-là doit être en train d'ajuster son tir. En général, il lui faut trois balles pour atteindre sa cible. Dans le quartier, on le surnomme Trois-Coups. Lâcher les jerricans ? Se débarrasser du fagot et galoper à bride abattue ? Non, non. On l'attend à la maison, elle doit absolument rapporter ce qu'elle a promis.

Le trottoir est là, encore deux enjambées, vite, tourner au coin, vite, s'abriter sous le porche du premier immeuble, le coeur cogne à tout rompre, les mains sont si crispées sur les poignées en

plastique qu'à présent elle serait incapable de les lâcher, même si elle le voulait.

Quelque chose de bizarre au coin des lèvres, une plume, une feuille, un chatouillis... Les mains occupées, Merima sort la langue et la tire tant qu'elle peut pour chasser la chose. Elle tire, l'agite en tous sens... Elle y est presque... C'est alors que la guêpe la pique sur la langue.